

Aquarelle et trahison

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 11

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Aquarelle et Trahison

Salaud, salaud, salaud !

C'est terrible de se dire que l'on est un salaud ! Et pourtant ! Comment éviter de l'être lorsque l'on n'a pour soi que ses pauvres forces humaines, si peu préventives, et encore moins défensives . . . Egalement, comment ne pas se le reprocher amèrement, lorsque l'on a suffisamment de conscience et de lucidité pour le reconnaître ! Salaud, salaud, salaud ! Et tout cela parce que . . . parce que . . .

J'avais rendez-vous ce jour-là, en fin d'après-midi, avec une de mes amies, mannequin chez Dior. C'était quelques jours avant la Noël, et la maison Dior donnait un cocktail auquel je fus convié. Ayant eu auparavant quelques courses à faire sur les Champs-Élysées, je me trouvais avoir trois bons quarts-d'heure d'avance. Comme je descendais la rue Marbœuf, je croisai un grand gars, d'une trentaine d'années, dont le regard, un regard clair et franc, se planta véritablement dans mes yeux . . . Il devait me dire par la suite, qu'il fut « accroché » exactement de la même façon par le regard que je lui adressai, bien malgré moi, en toute ignorance de cause . . . Néanmoins, selon des fluides bien connus, je me retournai une ou deux fois en descendant l'avenue Montaigne . . . il se retournait également . . . et fit demi-tour dans ma direction. J'étais très sévèrement vêtu : bottes de daim noir, pantalon de velours noir, chemise de lainage noir et veste de cuir noir. Lui, par contre, portait un pantalon de velours côtelé havane, une veste de daim beige, et était coiffé d'une minuscule et bizarre casquette de velours marron . . . Un Américain, un farfelu . . . ou une crapule adroite et sympathique, pensai-je . . .

J'entrai dans le premier café venu, au coin de la rue Marbœuf et de l'avenue Montaigne, il entra quelques minutes plus tard, et s'assit directement à ma table, avec une désinvolture et une gentillesse qui me laissèrent pantois.

Qu'il me suffise de dire qu'Arnaud n'était ni Américain ni crapule . . . un peu farfelu, sans doute, comme la plupart des peintres, mais supérieurement artiste et intelligent. Le poète qui sommeille en moi trouva dans cette rencontre un enthousiasme, partagé d'ailleurs . . .

Quelques jours passèrent, et nous nous vîmes de nouveau, chez lui, cette fois, dans sa petite chambre de bonne mansardée, qui gardait jalousement les secrets de son art, de bien belles toiles !

Et voilà ! Ainsi débute cette merveilleuse et pénible histoire . . . J'ai vu et apprécié toute son œuvre . . . nous avons bavardé des heures et des heures, nous avons rivalisé d'esprit au cours de véritables joutes oratoires . . . nous avons . . . oui, nous nous sommes mieux connus, bien connus, intimement connus . . . et je dois dire que sa façon d'aimer, en plein accord avec la mienne, n'avait rien à envier à sa façon de peindre, dans la mesure où Arnaud se livrait, corps, âme et cœur, à tout ce qu'il aimait ou entreprenait . . . L'un contre l'autre, tout contre . . . nous avions l'impression, lui, de composer sa plus belle, sa plus chaude toile, moi, de vivre mon meilleur, mon plus grandiose poème ! Je lui ai raconté tout le « racontable » de mon existence, lui m'a narré à son tour une bonne partie de sa vie, me parlant des siens, du milieu de son enfance, de ses aspira-

tions, et surtout de son art ! J'appris qu'il avait un frère jumeau : « C'est à nous confondre réellement ! Si tu rencontres un jour Robert, il est très possible que, le prenant pour moi, tu coures au-devant de lui en disant un cordial » Bonjour Arnaud ! « ... Alors, si tu le vois rouler des yeux effarés en bégayant maladroitement : — Mais Monsieur, je ne vous connais pas !, ne sois pas étonné et ne va pas, surtout pas, en déduire que je suis amnésique ! Non, simplement tu nous auras confondus ... mais cessons de parler de Robert, parlons de nous. Sais-tu que je serais très heureux de faire ton portrait ? Acceptes-tu de poser pour moi ? ».

Ainsi prit forme, chaque jour davantage, l'esquisse, le dessin, puis le portrait auquel Arnaud donnait des heures de travail acharné. Nous parlions pendant les séances de pose, et je sus ... je sus combien sa vie matérielle était difficile ... il avait tout dernièrement exécuté un magistral panneau décoratif pour d'affreux parvenus riches à crever, mais qui ne lui avaient versé qu'un maigre acompte et se refusaient à lui payer le solde ... je lui conseillai d'aller reprendre sa toile, ce qu'il fit, la mort dans l'âme, épouvanté de se faire traiter de voleur par ses débiteurs malhonnêtes ! Oui, Arnaud ne dînait pas tous les jours, et ses forces s'amenuisaient lentement. Ayant une santé précaire, il supportait mal l'irrégularité de ses repas ... de plus, il travaillait sans trêve.

*

Arnaud mourut, une fois mon portrait terminé ... comme s'il avait voulu m'offrir ses dernières heures, ses derniers instants, son ultime toile, laquelle est en bonne place sur l'un des murs de ma chambre. J'ai ressenti cette perte intensément, affreusement. C'était plus que de l'amitié, et peut-être bien de l'amour, Arnaud et moi ! « — Je voudrais tant, disait-il, la tête au creux de mes bras, je voudrais tant que ce ne soit pas une histoire banale et seulement animale, nous deux ! »

Rassure-toi, Arnaud, ce ne fut ni banal ni bêtement physique ! Il y eut des rimes et des couleurs, des traits et des harmonies, dans notre roman, tout au long des heures passées ensemble, dans la joie du beau, dans la vérité du beau, dans la sincérité de nos élans. Rassure-toi, Arnaud, mort sur les dernières nuances d'une toile qui semble mon miroir !

Vingt mois ont passé. Je n'ai rien oublié, et demeure fidèle au souvenir merveilleux de mon ami peintre et poète. Mais la vie continue, cette chienne de vie, cette belle garce de vie, qui joue de contrastes pour se faire aimer : un jour belle un jour laide, un jour fastueuse un jour misérable ... oui, la vie continue à coups d'espoirs déçus ou réalisés, de luttes sans merci et de petites amours quotidiennes, histoire de se prouver que l'on est toujours là, toujours prêt, en bonne forme ... et puis ... rien n'empêche rien, Arnaud ! Tu le sais, toi qui mourus en œuvrant, comme pour demeurer encore après toi, pour te survivre !

La semaine dernière, je descendais la rue Marbœuf, et pensais immanquablement à mon ami, lorsque je croisai son regard, presque au même endroit et à la même heure que le jour de notre première rencontre. Je sus tout de suite qu'il s'agissait de Robert, son frère, mais n'en ressentis pas moins un choc étrange ... Cette apparition soudaine d'un mort ... Chose curieuse, le regard de l'inconnu s'accrocha au mien exactement

comme celui d'Arnaud. Il me suivit... et... Ah, salaud, salaud, salaud ! ... une même suite, une même joie d'être deux, une même fougue, une même folie !

Les morts nous tiennent-ils rigueur, peuvent-ils nous tenir rigueur d'une telle attitude ? ... Je n'ai jamais soufflé le moindre mot d'Arnaud à Robert ... Honte ? Pudeur ? Je ne sais ! Lâcheté, peut-être !

Mais lui qui ignore tout de cette lamentable histoire, de cette extraordinaire circonstance, m'a dit hier soir, la tête sur mon épaule : «— J'ai perdu cette année un frère qui t'aurait sans doute beaucoup aimé ! Je suis certain qu'il aurait désiré faire ton portrait... Arnaud !... car il s'appelait Arnaud... un bon gosse qui n'avait pas de santé, mais tant de talent, tant de talent !...»

J'ai écrasé une larme sur ma joue et... n'ai rien répondu... Non, j'ai seulement pris mon stylo et écrit noir sur blanc cette aventure, à seule fin que toi, Toi qui la lis ou vas la lire, Toi seul, ami inconnu, puisses en déduire que je suis ou non... un salaud... un salaud... un salaud !

DAN

LE FILM :

« LES AMITIES PARTICULIERES »

et la critique

par A. D.

Monsieur Michel Duran, critique au «Canard Enchaîné» que je crois devoir compter parmi les plus intelligents et les plus indépendants, m'a, à vrai dire, déçu.

En toute liberté et loyauté, selon sa manière habituelle, il rend hommage à l'habileté des réalisateurs pour avoir su mettre en images un sujet aussi délicat, et, en évitant toute faute de goût, en avoir fait une véritable réussite. Tous les interprètes sont à louer sans distinction, avec tout de même une mention spéciale pour les deux garçons dont le jeune âge pouvait faire craindre certaines gaucheries. J'estime que contrairement à Monsieur Duran, il faut les nommer : Didier HAUDEPIN, déjà connu pour le rôle qu'il joua au théâtre dans «les clowns par milliers» et Francis Lacombrade, danseur à l'Opéra. Tous deux sont arrivés à se mettre totalement dans la peau de leur personnage. Aucune fausse note dans l'exhubérante ferveur de l'amitié amoureuse du jeune Alexandre, ni dans l'expression du trouble qui bouleverse l'âme de l'aîné, Georges. Tout est finesse et subtilité dans leur jeu. Lucien Rouvère trouve en François LECCIA un confident de Georges d'un parfait naturel, sans compter Dominique Maurin, excellent dans son rôle de type «gonflé de son intelligence».

Quant aux aînés de ces jeunes artistes : Michel BOUQUET, Lucien Nat, et Louis Seigner on ne peut que s'incliner devant leur art supérieur.

Monsieur Michel Duran a félicité comme il se doit, l'adaptateur, Jean Amrouche, le dialoguiste, Pierre Bost et le réalisateur Jean Delannoy; ce dernier est certainement le grand responsable de ce que je crois pos-